

# DOSSIER PÉDAGOGIQUE

destiné aux enseignant.e.s, professeur.e.s, responsables de groupes et visiteur.se.s

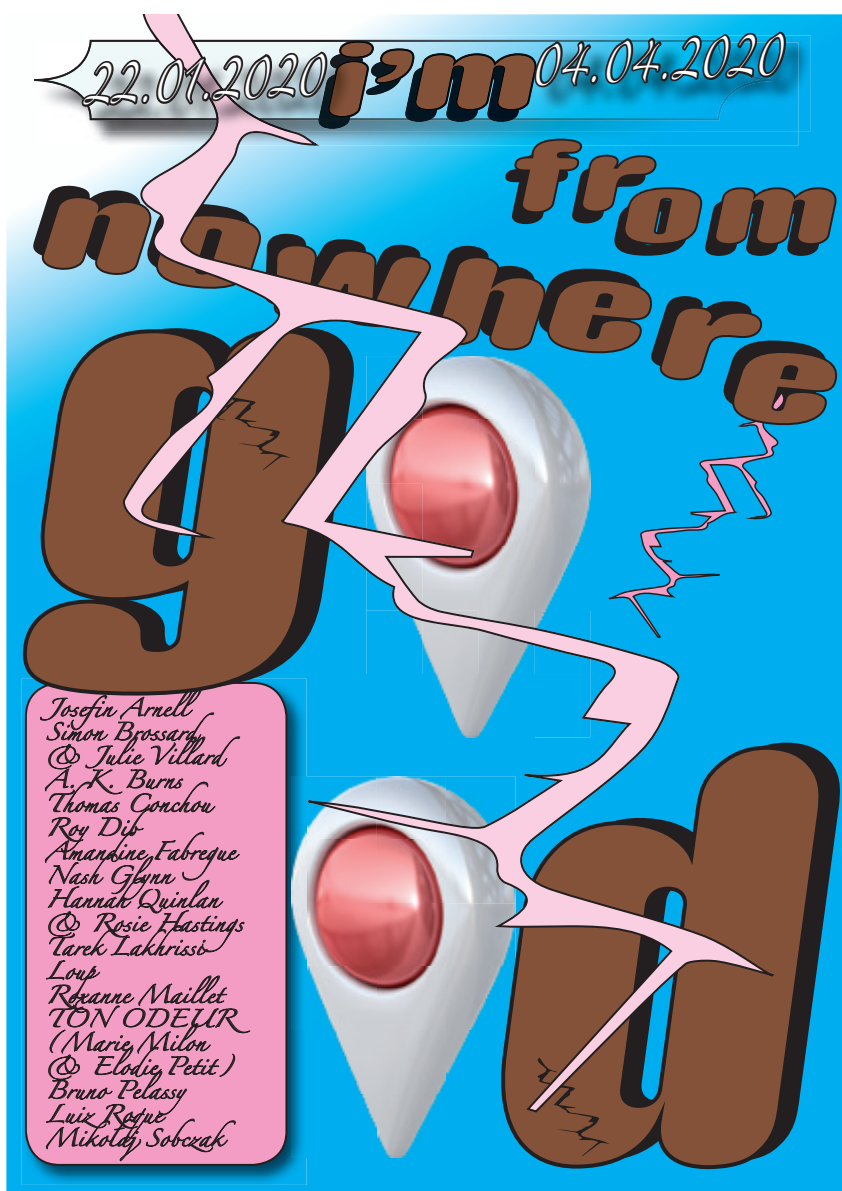
CENTRE D'ART DE LA MAISON POPULAIRE

Exposition présentée du 22 janvier au 4 avril 2020

## ***NO NO DESIRE DESIRE 1/3 : i'm from nowhere good***

Commissaire en résidence : Thomas Conchou

Artistes présentés : Josefin Arnell, Simon Brossard & Julie Villard, A. K. Burns, Roy Dib, Amandine Fabregue, Nash Glynn, Rosie Hastings & Hannah Quinlan, Caroline Honorien, Tarek Lakhrissi, Loup, Roxanne Maillet, TON ODEUR (Marie Milon & Élodie Petit), Bruno Pelassy, Luiz Roque et Mikołaj Sobczak.



- 
- 1 .** Présentation des visites guidées 3
  - 2 .** Réservations 4
  - 3 .** Présentation du cycle d'expositions  
NO NO DESIRE DESIRE 5
  - 4 .** Présentation de l'exposition  
*i'm from nowhere good* 6
  - 5 .** Biographie du commissaire 6
  - 6 .** Artistes & œuvres 7
  - 7 .** Pistes de lecture 13
  - 8 .** Pour aller plus loin ... 25
  - 9 .** Programmation associée 26
  - 10 .** Présentation de la Maison populaire 27
  - 11 .** Informations pratiques 28

## LA VISITE GUIDÉE

La visite de l'exposition *NO NO DESIRE DESIRE 1/3 : i'm from nowhere good*, va permettre aux visiteurs de construire une réflexion à la fois collective et personnelle sur différents thèmes inhérents à l'exposition, tels que les stéréotypes de genre, la transidentité, l'homosexualité, les discriminations et l'histoire des luttes pour les droits des communautés LGBTQI+ dans le monde.

Les œuvres deviennent alors le point de départ d'un échange entre les enfants, les adolescents et la médiatrice culturelle. Celle-ci va partager des pistes de lecture, tirer le fil rouge, à l'instar du fil d'Ariane permettant à Thésée de sortir des dédales du labyrinthe du Minotaure, qui relie les œuvres entre elles et ouvrir la discussion à d'autres réflexions, références et thématiques historiques, littéraires, artistiques, sociales, etc.

Les élèves seront donc invités à s'exprimer, échanger leurs impressions, émettre un avis, proposer une interprétation et ainsi participer à la construction d'une réflexion personnelle et collective autour de l'exposition et des thèmes qu'elle développe. **La médiatrice culturelle enclenche la discussion en partant de références connues et adaptées à l'auditoire, et mène l'échange de façon participative.**

La visite guidée de l'exposition se fait de façon ludique et a pour but d'initier les publics à la pratique des expositions en forgeant leur regard et leur vocabulaire. La médiatrice culturelle encourage l'observation, oriente le débat, explicite une terminologie spécifique avec un vocabulaire adapté au niveau de connaissance et de compréhension de l'auditoire. Elle introduit également des éléments constitutifs de l'histoire de l'art en développant l'analyse personnelle de chacun et en éveillant le sens critique et d'analyse des participants.

La visite guidée, avec l'ensemble de la classe ou du groupe est l'un des moyens pour les élèves d'établir un contact direct avec les œuvres et d'initier une habitude de fréquentation des lieux artistiques et culturels. L'important est de ne pas se sentir exclu de ces lieux parce que l'on ne sait pas... Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise interprétation mais seulement un regard subjectif sur les œuvres. Parler de ce que l'on voit, de ce que l'on ressent, exercer son regard, échanger avec les autres est à la portée de tou.te.s, pourvu qu'un temps soit accordé à ces rencontres. Les visites guidées que nous vous proposons sont à considérer comme une porte ouverte à la curiosité, source d'accès aux connaissances et à la pensée.

Le format de la visite est adaptable, tant sur la forme que sur le contenu, à vos disponibilités et vos attentes, alors n'hésitez pas à nous contacter pour toute proposition, question, demande ou information.

### CONTACT

**Juliette Gardé**

Chargée des publics et de la médiation culturelle du Centre d'art

Réservation obligatoire par mail ou par téléphone :

[juliette.garde@maisonpop.fr](mailto:juliette.garde@maisonpop.fr)

01 42 87 08 68

**Les sujets abordés dans l'exposition**

**DE LA GRANDE  
SECTION DE  
MATERNELLE AU  
CM1**

Le questionnement des stéréotypes de genre  
Les relations amoureuses et les différents types de famille  
La tolérance vis-à-vis de ce que l'on juge différent de soi  
Prendre conscience des mots qui blessent  
Parole libre des enfants et discussion

**DU CM2 À LA  
CINQUIÈME**

Le questionnement des stéréotypes de genre  
Les relations amoureuses et les différents types de famille  
La tolérance vis-à-vis de ce que l'on juge différent de soi  
Explication des grands symboles des communautés LGBTQI+  
Rapide historique des luttes des communautés LGBTQI+  
Définition des discriminations et de l'homophobie  
Discussion et débat

**DE LA QUATRIÈME  
AU LYCÉE**

Le questionnement des stéréotypes de genre  
Définitions et explications des termes LGBTQI+  
Explication des grands symboles des communautés LGBTQI+  
Rapide historique des luttes de la communauté LGBTQI+  
Définition des discriminations et de l'homophobie  
Définition du sexisme et histoire du modèle patriarcal  
Discussion et débat

**CALENDRIER DE RÉSERVATION**

- Du lundi au vendredi entre 9 h et 18 h (réservation obligatoire)
- Durée totale : 2 heures

**Une visite de 30 à 45 minutes, suivie d'1 h 30 d'atelier d'arts plastiques**

- L'atelier d'arts plastiques est toujours prévu à la suite des visites pour les enfants de la grande section de maternelle à la troisième.



### **NO NO DESIRE DESIRE**

Un projet en trois expositions présentées au Centre d'art de la Maison populaire de Montreuil de janvier à décembre 2020.

***i'm from nowhere good***  
du 22 janvier au 4 avril 2020

***La clinique du Queer***  
du 6 mai au 11 juillet 2020

***The many Faced God.dess***  
du 30 septembre au 12 décembre 2020

**NO NO DESIRE DESIRE** est un projet pour le futur. Une recherche-action qui entend prouver et éprouver que les pratiques artistiques queer ne visent pas seulement à réclamer des droits, à représenter la différence ou la diversité (d'identités de genre, de pratiques sexuelles, d'appartenances identitaires), mais sont des propositions d'altérités concrètes pour le futur. Plus encore, qu'elles sont des pratiques de l'espoir : un espoir envers le passé, à travers l'histoire des luttes minoritaires et des mouvements de libération homosexuels, un espoir envers le présent par des réalités de solidarités communautaires, d'activisme, de revendications et d'organisation politique, et enfin un espoir à venir, à faire naître.

En investissant les travaux d'une jeune génération d'artistes, de poètes, d'éditeurs et de théoriciens queer, j'entends montrer qu'ils sont autant de propositions pragmatiques d'altérité : des programmes d'action et de résistance qui doivent informer nos rapports au monde. Et ce, en étant profondément ancrés dans ce que Manuel Selgade nomme la tradition sélective du champ contemporain des pratiques artistiques : c'est à dire des modalités de création et de diffusion de contenus critiques qui transforment les données du présent.

Plus précisément, je souhaite m'attarder sur des entreprises artistiques queer et intersectionnelles ne mettant pas simplement l'accent sur la nécessaire acceptation des différences d'orientations sexuelles et d'identité de genre, mais aussi sur ce que la pensée et la pratique queer peuvent pour l'organisation d'un futur post- capitaliste, écologique et anti-raciste.

En tant qu'artiste associé à mon projet curatoriale, je souhaite proposer à Tarek Lakhri (né en 1992, vit et travaille à Paris) de m'accompagner dans la formulation des trois expositions composant le cycle **NO NO DESIRE DESIRE**, et surtout de leurs événements, activations, et occupations.

Thomas Conchou

## I'M FROM NOWHERE GOOD

*i'm from nowhere good* [je viens de nulle part de bon] est le chapitre introductif au cycle NO NO DESIRE DESIRE curaté par Thomas Conchou à la Maison Pop en 2020.

À travers trois expositions, des événements et une plateforme éditoriale en ligne, ce programme entend explorer les pratiques artistiques queer contempo- raines et témoigner de possibles futurs alternatifs.

Le terme anglais de **queer** désigne à l'origine quelque chose d'étrange, et est utilisé comme une insulte à l'encontre des minorités sexuelles et de genre. Au tournant des années 1980, il prend une autre signification lorsqu'il est accaparé par celles et ceux qui en subissaient l'outrage, dans un pro- cessus d'auto-désignation et de revendication de la différence. L'exposition s'intéresse aux conditions dans lesquelles les vies des minorités sexuelles et de genre sont contraintes de se construire à travers une sélection d'oeuvres faisant la part belle aux pratiques vidéo.

Son titre est extrait du morceau Clouds, Chemist And The Angel Gabriel de GAIKA.

## 5. BIOGRAPHIE DU COMMISSAIRE

Jeune curateur d'exposition, **Thomas Conchou** est accueilli en résidence en 2020 à la Maison pop. Co-fondateur du collectif curatorial **Le Syndicat Magnifique**, il est également médiateur pour l'action **Nouveaux commanditaires** de la Fondation de France au sein de Societies, structure fondée par Jérôme Poggi en 2004.



Il étudie la gestion culturelle à Sciences-po Lyon, puis au sein du master Sciences et Techniques des Expositions de l'université Paris 1 - Panthéon Sorbonne. Il travaille au Bureau des Arts Visuels de la Ville de Paris avant de rejoindre l'association **Jeune Création** en tant que coordinateur général. Après une brève expérience comme chargé des relations publiques en galerie, il intègre l'équipe de **Societies** en 2017 au poste de coordinateur général et curateur. Il met en place l'action Nouveaux commanditaires en Île-de-France à travers des commandes artistiques confiées à des artistes français et internationaux.

Il co-fonde **Le Syndicat Magnifique** en 2013 à Paris, collectif francilien qui s'attache à présenter les formes de l'émergence, en travaillant avec des artistes ayant grandi entre l'effondrement du mur de Berlin et le digital turn. Il nourrit également une pratique de commissaire d'exposition indépendant et de recherche autour des pratiques contemporaines queer.

### A.K. Burns

née en 1975, vit et travaille à Brooklyn

Artiste interdisciplinaire et co-fondatrice de W.A.G.E (Working Artists in a Greater Economy), la pratique d'A.K. Burns navigue entre activisme, installation, vidéo et sculpture. S'intéressant au corps comme le lieu de conflits politiques et culturels, elle signe en 2010 la vidéo socio-sexuelle culte Community Action Center sur les plaisirs érotiques et les modes de relations des communautés queers de New York et Los Angeles. Burns mène aujourd'hui une recherche autour des fictions spéculatives et du réalisme agentiel de la théoricienne féministe Karen Barad à travers un cycle d'expositions intitulées Negative space.

*Discard* est un t-shirt d'atelier de l'artiste jeté au sol puis reproduit en aluminium. Trace fantomatique et séduisante du corps au travail, l'oeuvre aborde le passage des économies de labeur industriel aux économies contemporaines du travail affectif et digital.



A.K. Burns,  
*Discard (T-shirt)*, 2014  
Fonte d'aluminium, 39,4 x 50,8 cm  
Courtesy de l'artiste et de la galerie Michel Rein,  
Paris

### Josefin Arnell

née en 1984, vit et travaille à Amsterdam

Josefin Arnell documente depuis de nombreuses années - en solo ou à travers son projet collaboratif Hellfun avec Max Göran - les tourments existentiels qui composent sa condition humaine et celle de ses proches.

Afflictions psychologiques et corporelles, peurs, angoisses, dépendances, maladies chroniques et psychoses familiales sont moulinées de manière crue et pathétique pour devenir des exorcismes libérateurs à l'esthétique trash. Ses films, performances et installations attaquent les économies de honte et de mal-être qui se glissent derrière les obsessions néolibérales du développement personnel et de l'optimisation de soi. Elle montre que l'examen de la fragilité humaine peut être un lieu d'humour et de vulnérabilité.



Josefin Arnell,  
*Angel*, 2019  
Lenticulaires, 100 x  
140 cm  
Courtesy de l'artiste  
et Lily Robert, Paris



Josefin Arnell,  
*Le och var glad ty det kunde vara värre (smile and be happy because things could be worse, so I smiled and was happy and things got worse)*, 2017  
Installation murale, rosettes, dessin en impression numérique, fanions,  
dimensions variables  
Courtesy de l'artiste et Lily Robert, Paris

## **Simon Brossard & Julie Villard**

né·e·s en 1994 et 1992, vivent et travaillent

à Paris

Simon Brossard et Julie Villard s'engagent depuis 2016 dans une pratique collaborative de sculpture. Rendant hommage aux qualités fonctionnelles et décoratives des objets domestiques, leurs productions oscillent entre préciosité ornementale et rétrofuturisme tape-à-l'oeil. À partir du désossement méticuleux d'aspirateurs, de moules à gâteaux, de lampes ou de sextoys, iels considèrent avec tendresse et ironie les formes issues des industries d'obsolescence. Outrant à peine un matérialisme stéroïdé et racoleur, leurs sculptures sont enflées, bossues, tordues, tour à tour séductrices et menaçantes.

Iels réalisent pour i'm from nowhere good une série d'œuvres aux attitudes langoureuses qui s'offrent généreusement aux spectateur·rice·s comme des assises.



Simon Brossard & Julie Villard, *Peach 1 & Peach 2*, 2020  
Sculptures en métal, résine et peinture polyuréthane,  
172 x 52 x 40 cm, Courtesy des artistes



Simon Brossard & Julie Villard, *Heart 1*, 2020  
Sculptures en métal, résine et peinture polyuréthane,  
125 x 45 cm x 40, Courtesy des artistes

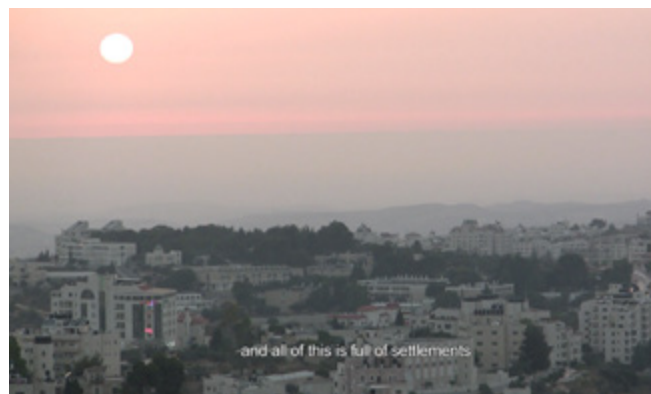
## **Roy Dib**

né en 1983, vit et travaille à Beyrouth

Artiste et vidéaste, Roy Dib questionne les notions connexes d'espace et de frontière et leur construction subjective.

Mêlant des matériaux d'archive et des fictions aux longs dialogues scriptés, souvent intimes, il fait la chronique d'une géopolitique émotionnelle complexe et de ses personnages, qui évoluent entre le Liban et ses pays voisins.

Dans *Mondial 2010*, un road-movie filmé au caméscope, un couple d'hommes prend la route en direction de Ramallah. Leurs conversations abordent les fractures contemporaines, physiques, de l'espace qu'ils parcourent, et celles, intangibles, qui imposent à leur amour et à leur sexualité d'être passés sous silence le temps d'un voyage.



Roy Dib,  
*Mondial 2010*, 2014  
Vidéo DCP, 19'30"  
Courtesy de l'artiste



### **Nash Glynn**

née en 1992, vit et travaille à New York

La pratique de Nash Glynn gravite autour de son corps, qu'elle utilise comme médium à part entière. Ses vidéos, photographies ou tableaux figuratifs illustrent son expérience transféminine et ses implications philosophiques.

Marquée par son expérience d'écoactiviste, elle questionne le changement climatique et les limites théoriques des essentialismes qui entendraient diviser l'humain et la nature.

À la fois personnage et paysage, individualité et multiplicité, *Lover Earth* est une avatar qui lui permet d'exploiter les contradictions qui affligent autant les politiques écologistes que les logiques hétérosexistes, en engageant une conversation autour des notions de nature et d'artifice et de domination capitaliste des terres et des corps.



Nash Glynn,  
*You Used Me (Lover Earth)*, 2018  
Vidéo performance, 2'  
Courtesy de l'artiste

### **Hannah Quinlan & Rosie Hastings**

nées en 1991, vivent et travaillent à Londres

Les oeuvres du duo célèbrent et critiquent tour à tour la culture gay, dans ses aspects les plus institutionnels comme les plus clandestins, en tant que forme « émergée » ou mainstream de la multiplicité des identités et des revendications LGBTQI+.

Elles documentent et militent pour la sauvegarde des espaces communautaires de la vie queer : clubs, bars, lieux de drague et de cruising.

Leur vidéo d'animation *Becoming Natural* (2014) présente des paysages naturels vidés d'humanité, rendus mélancoliques par de longs travellings. Plages, dunes, bords de mer s'étirent à perte de vue, jonchés de pancartes et des vestiges d'une sociabilité queer disparue. Dans cet âge post-humain, ces artefacts rejouent une certaine prétention au sublime, et posent en question l'agenda des revendications minoritaires actuelles.



Hannah Quinlan & Rosie Hastings,  
*Becoming Natural*, 2015  
Vidéo d'animation, son et musique,  
5'50"  
Courtesy des artistes et Gallery  
Arcadia Missa, Londres

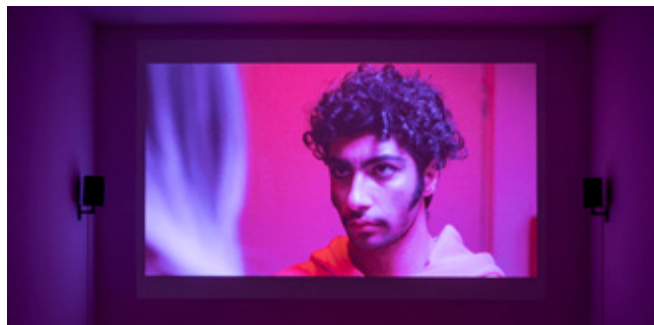


### Tarek Lakhrissi

né en 1992, vit et travaille à Pantin

Tarek Lakhrissi travaille à partir de la performance, de l'installation, de la vidéo et de la poésie autour de la codification du langage. Volontairement émo, il fait l'exploration dans ses récents travaux des processus par lesquels se constitue l'identité, abordant l'adolescence comme le lieu tourmenté de sa formation.

Voulant traduire une expérience subjective et marginale, ses oeuvres s'inspirent tour à tour de slang, de culture populaire et de références théoriques au féminisme et aux études décoloniales. Dans *Out of the Blue*, il signe une fable troublante qui explore les périphéries urbaines et corporelles, en mettant en scène sa famille choisie. Son personnage principal, Medja, doit faire face à une invasion extra-terrestre, puis mener une quête initiatique et mélancolique afin de découvrir qui iel est.



Tarek Lakhrissi, *Out of the blue*, 2019  
Court métrage, Vidéo HD, son stéréo, 13'

Acteur-trice-s : Sorour Darabi, Anissa Kaki,  
Cherry B. Diamond et Chouaïb Arif  
Direction, scénario et casting : Tarek Lakhrissi  
Chef opérateur / électro : Victor Zébo  
Monteur son : Jean Avédikian  
Assistante réalisateur : Mitra Hekmat  
Assistant caméra : Thibault Jacquin  
Monteur image / étalonneur : Alexandre Westphal  
Monteur son : Jean Avédikian  
Mixeur son : Christophe Atabekian  
Maquilleuse : Cherry B. Diamond  
Stylisme : Tarek Lakhrissi et Faïza Lakdari  
Compositeurs musique : Tanora, helma et Mitra Hekmat  
Production : La Galerie, Centre d'art Contemporain (avec le soutien du Département de la Seine-Saint-Denis).  
Courtesy de l'artiste

La Maison populaire accueille en résidence artistique de création numérique, de janvier à décembre 2020 Tarek Lakhrissi, artiste visuel, poète, performeur. Il est invité sur une proposition de Thomas Conchou, curateur en résidence pour la programmation du centre d'art en 2020.

Tarek Lakhrissi fait partie des artistes sélectionnés pour la 22ème Biennale de Sydney (2020). Queer, féministe et transgénérationnelle, sa prise de parole décloisonne les genres et se fait tour à tour poétique et politique. L'anglais se mêle au français créant des mots pour aller jusqu'au bout d'une nouvelle pensée.

Dans le cadre de sa résidence de création *Something I didnt'say* au sein du cycle d'exposition NO NO DESIRE DESIRE, Tarek Lakhrissi initie une situation d'énonciation où l'acte de la parole revêt milles manières de « penser tout haut ». Il développe des modes de réflexions alternatifs fondés sur la notion de collectif.

En collaboration avec des jeunes du lycée Jean Jaurès de Montreuil, il questionne les modes de transmission et de création selon une perspective critique à partir du medium vidéo. Performances, ateliers d'écriture, recherches plurimedia et école d'automne façonnent cette résidence des nouveaux récits, totale et protéiforme à l'image de l'oeuvre déjà considérable de cet artiste pas même trentenaire.



Tarek Lakhrissi, *Out of the blue*, 2019  
Court métrage, Vidéo HD, son stéréo, 13'

## **Bruno Pelassy**

né à Vientiane au Laos en 1966, et décédé à Nice en 2002

Sculpteur, vidéaste, dessinateur, couturier, bricoleur, Bruno Pelassy explore une poétique de l'irrévérence, de l'intime et du politique.

Joyeusement camp, impertinemment punk, il développe à partir de sa formation en couture et de son goût pour l'artisanat une pratique artistique foisonnante et principalement domestique. Ses oeuvres en patchwork, précieuses, assemblées, faites de bric et de broc mais toujours avec une flamboyance excentrique et burlesque, racontent son goût pour l'ornement, les créatures et le merveilleux.

Contractant très jeune le VIH à la fin des années 90, il décèdera à l'âge de 36 ans des suites du SIDA en laissant derrière lui une œuvre puissante, toute entière marquée par sa collusion avec la maladie et l'inéluctabilité de la mort.



Bruno Pelassy,  
*Sans titre (Viva la muerte)*, 1995  
Installation, Perles de verre, fil nylon, bois  
Courtesy Famille Pelassy et Air de Paris

## **Luiz Roque**

né en 1979, vit et travail à Sao Paulo

Vidéaste, Luiz Roque réalise principalement des courts métrages de fiction qui s'intéressent à la puissance politique des images. Empruntant tantôt à l'anticipation et à la science-fiction, tantôt à des modes de captation naturalistes, ses films explorent l'héritage moderniste Sud-américain, la danse et la musique dans leur relation à la culture pop, les identités queer et plus récemment l'animalité non-humaine.

*HEAVEN* présente une dystopie dans laquelle une étrange épidémie affecte les personnes trans, permettant à un gouvernement suspect le déploiement d'une surveillance par drones des individu·e·s considéré·e·s « à risque ». Le film déroule une allégorie de la violence transphobe au Brésil tout en exposant ses intersections racistes et classistes.



Luiz Roque,  
*HEAVEN*, 2016  
Vidéo, 9'39"  
Casting : Mavi Veloso, Glamour Garcia, Danilo Grangheia,  
Danna Lisboa, Gretta Star, Maitê Schneider, Latoya Prado,  
Dani Pinheiro, Bruno Mendonca  
Producer : Camila Groch  
Written by Josefina Trotta & Luiz Roque  
Cinematography : Joana Luz  
Costume Design : Alex Cassimiro & Valentina Soares  
Makeup Artist : Carlos Rosa  
Editing : Manga Campion  
Sound Design : Ricardo Reis & Miriam Biderman  
Soundtrack : Marcio Biriato

### **Mikolaj Sobczak**

né en 1989, vit et travaille à Varsovie

Peintre, vidéaste et performeur, Mikolaj Sobczak situe son travail comme une pratique politique d'observation et de critique de son temps. Principalement affecté par l'installation d'une extrême-droite xénophobe et fascisante en Pologne, son engagement artistique est un activisme en faveur de la mémoire queer, et d'un futur alternatif à construire.

Dans *STAR volume 1* et *STAR volume 2*, un groupe de drag-queens profite d'une crise de la masculinité pour prendre d'assaut le Musée d'histoire naturelle de Varsovie. Aidées de l'artiste en narrateur, elles entreprennent une critique en règle des mouvements masculinistes et suprématistes blancs, ainsi que de l'histoire naturelle, tout en égrenant leurs propres propositions pour l'avenir. « Une drag-queen ne serait-elle pas un sujet d'exposition plus naturel? »



Mikolaj Sobczak,  
*Star Volume 1*, 2017,  
vidéo, 7'40'  
*Star Volume 2*, 2018,  
vidéo, 10'30'  
Courtesy de l'artiste

**« L'homosexualité est une façon ordinaire, bien que minoritaire, d'être un être humain. »**

Jean-Louis Bory, écrivain et journaliste militant au FHAR

## **Définition des communautés LGBTQI+**

Le sigle **LGBTQI+** désigne très largement la communauté homosexuelle. Une communauté est un ensemble de personnes ayant un ou des intérêts communs, un mode de vie spécifique, une culture propre forte, des étapes de vie identiques et dont les individus qui la composent doivent souvent faire face à des discriminations. La discrimination est un processus qui consiste à rejeter et donc à exclure des personnes sur des critères tels que l'origine sociale, la couleur de peau, la religion, le genre, l'orientation sexuelle, l'apparence physique, etc. Les communautés se forment souvent dans ce contexte de rejet par la majorité dominante qui suit la norme (la norme désigne un état généralement répandu et considéré comme la règle à suivre). Il est alors naturel de vouloir vivre et évoluer avec des personnes qui partagent le même mode de vie, les mêmes valeurs et avec qui l'on se sent en sécurité.

Être **homosexuel.l.e** signifie que l'on tombe amoureux.se ou que l'on est attiré.e par des personnes du même sexe que soi. A l'inverse, une personne attirée par le sexe opposé est **hétérosexuelle**.

Cependant, cette dualité entre homosexualité et hétérosexualité ne suffit pas à expliquer ce que ressent l'ensemble des gens. Parler d'une communauté gay ou homosexuelle est trop restrictif, c'est pourquoi aujourd'hui l'on préfère parler de communauté LGBTQI+.

Voici les significations de toutes les lettres de ce sigle :

**L comme lesbienne** : Une femme lesbienne est une femme qui aime les femmes.

**G comme gay** : Un homme gay ou homosexuel est un homme qui aime les hommes.

**B comme bi** : Une personne qui aime à la fois les hommes et les femmes.

**T comme trans ...**

Pour bien comprendre ce que signifie être transgenre, il faut d'abord expliquer le mot genre.

Au départ, on parle de genre en grammaire pour distinguer les mots qui expriment le féminin, le masculin, ou, dans certaines langues, le neutre.

Plus tard, dans les sciences sociales (l'étude des humains et de leurs relations), le terme de genre est utilisé pour désigner le sentiment d'appartenance des individus à une identité féminine, masculine ou autre. Alors que le genre est souvent réduit à tort à la seule notion de sexe biologique. Il faut donc bien distinguer :

- **L'identité de genre** : celle que nous ressentons (je me sens homme, je me sens femme, je ne me sens ni l'un ni l'autre, je me sens les deux, je me sens alternativement femme et homme, ou d'un autre genre) et celle qui est inscrite sur nos papiers d'identité.

- **L'expression de genre** : ce qui dans notre attitude ou notre apparence physique nous identifie comme appartenant à un genre ou à l'autre. Il s'agit aussi de perception extérieure, comment les gens nous voient.

- **Le sexe biologique** : les caractéristiques sexuées de notre corps (organes génitaux, chromosomes sexuels, etc.). L'identité de genre et l'expression de genre peuvent s'exprimer indépendamment du sexe biologique.

Comme nous venons de le voir, le genre n'a rien à voir avec le sexe biologique. C'est pourquoi certaines personnes qui ont été identifiées à la naissance par les médecins comme fille ou garçon ne se reconnaissent pas dans cette identité de genre. Par exemple une personne assignée fille à la naissance qui se sent garçon. On désigne alors ces individus comme des personnes transgenres.

A l'inverse, une personne assignée fille à la naissance et qui se sent fille toute sa vie est appelée **cisgenre**. C'est-à-dire qu'elle est en phase avec le genre que l'on lui a assigné à la naissance.

La **transidentité** désigne alors le fait de vivre, ponctuellement ou durablement, selon l'apparence et les habitudes de la catégorie de genre opposée à celle assignée à la naissance, ou bien encore le sentiment d'appartenir soit aux deux catégories de genre, soit à aucune. Les personnes trans peuvent se définir comme garçon ou fille, mais ne le font pas forcément si elles ne souhaitent pas être enfermées dans une catégorie.

L'expression de genre des personnes transgenres peut se faire de différentes manières qui sont propres à chaque personne. Elle peut se faire à travers son style physique et vestimentaire mais aussi par le biais médical. En effet, une personne transgenre peut avoir recours à un traitement hormonal qui entraîne des changements corporels (comme une modification de la pilosité, de la voix, de la poitrine), mais aussi à des interventions chirurgicales (traits du visage, buste, pomme d'Adam, organes génitaux). Néanmoins, il faut préciser que chaque personne trans est libre de vivre son identité et son expression de genre comme elle l'entend, les opérations chirurgicales ne sont absolument pas obligatoires. Une femme trans non opérée n'en est pas moins femme qu'une femme trans opérée.

**Q comme queer :** Le mot queer est un mot anglais qui signifie étrange, bizarre, tordu. Il a été utilisé comme une insulte à l'égard des homosexuel.le.s. Depuis les années 1990, le mot queer a un sens beaucoup plus universel et ne s'applique plus seulement aux homosexuel.le.s. En effet, à une époque de division entre lesbiennes, gays, bisexuel-le-s et personnes trans, le terme voulait regrouper toutes les personnes subissant une discrimination en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, avec une forte dimension antisexiste et antiraciste. Aujourd'hui se revendiquer queer est un geste politique et social, faisant d'une vieille insulte un motif de fierté. Les personnes qui se définissent comme queer s'opposent au modèle hétéronormatif, c'est-à-dire de considérer que l'hétérosexualité est la seule orientation possible ou la seule norme. Elles s'opposent également au schéma binaire féminin-masculin. Les personnes queer ne se sentent ni homme ni femme, estimant être entre les deux, un mélange des deux ou aucun des deux. Elles ont une conception très fluide et mouvante du genre et de la sexualité. Elles souhaitent être libres et ne pas être mises dans des cases.

**I comme intersexe / intersexué.e :** Selon l'Organisation des Nations Unies (ONU), les personnes intersexuées ou intersexes sont celles dont les caractéristiques physiques ou biologiques, telles que l'anatomie sexuelle, les organes génitaux, le fonctionnement hormonal ou le modèle chromosomique, ne correspondent pas aux définitions classiques de la masculinité et de la féminité.

Le terme intersexué-e remplace celui d'hermaphrodite, qui était largement utilisé par le milieu médical au cours des XVIIIe et XIXe siècle mais qui est jugé inadapté par les personnes concernées. En effet dans la mythologie, Hermaphrodite, qui est issu-e de la fusion d'une femme et d'un homme, possède des attributs masculins et féminins qui seraient complets et fonctionnels, ce qui n'est pas le cas des personnes intersexuées.

De nos jours, quand un-e enfant naît intersexué-e, il est exigé (par l'administration et une grande partie du corps médical) que lui soit attribué un sexe. Des interventions chirurgicales sont fréquemment pratiquées pour que l'aspect de son corps corresponde à l'un des deux genres. Or, ce choix est arbitraire, basé sur des critères médicaux (taille des organes génitaux, par exemple). Cela pose problème car on ne demande pas son avis à l'enfant concerné-e, et le genre qui lui est attribué ne lui correspondra peut-être pas plus tard, alors que la chirurgie est irréversible et que tout changement d'état civil est très difficile à obtenir. Ces pratiques peuvent être considérées comme des mutilations génitales. Dans le monde aujourd'hui, il est très difficile de vivre avec une identité intersexe, la société souhaite mettre les gens dans les cases « féminin » / « masculin ». Très peu de pays dans le monde offrent une troisième voie. En Europe, l'Allemagne a adopté une loi en 2013 qui offre la possibilité aux parents d'un nouveau-né de porter à l'Etat Civil la mention sexe indéterminé. A Malte, une loi adoptée en 2015 interdit les traitements et / ou les interventions chirurgicales sans le consentement de la personne concernée. D'autres pays comme l'Australie, Le Népal et la Malaisie autorisent l'indication « X » (autre sexe) sur les passeports.





## Du sexisme à l'homophobie.

Les personnes appartenant à la communauté LGBTQI+ sont aujourd'hui encore discriminées à travers le monde. Cette hostilité peut s'expliquer par différents facteurs. Pour bien comprendre ce mécanisme de discrimination, il faut avoir à l'esprit que nous avons tou.te.s des préjugés.

Le **préjugé** est un jugement que nous formons à propos d'une autre personne ou d'un groupe que nous ne connaissons pas réellement. Les préjugés peuvent être négatifs ou positifs. Ils nous sont inculqués lors du processus de socialisation et sont par conséquent très difficiles à modifier ou à supprimer. Il nous arrive d'avoir une vision imaginaire ou négative à l'égard d'une partie de la population que l'on pense différente de nous. Les préjugés et le mécanisme de **discrimination** sont intimement liés.

Lorsque l'on discrimine une personne, il ne s'agit pas seulement de dire que cette personne est différente, mais de traiter cette personne de manière différente en raison des préjugés que l'on porte sur le groupe dont elle est issue. En d'autres termes, il s'agit de juger une personne, non pas sur le fondement de caractéristiques qui lui sont propres, mais sur la base des préjugés du groupe "minoritaire" auquel elle appartient. La norme construite par les « dominants » légitime ainsi les inégalités. Ces hiérarchies sont des constructions culturelles, historiques, et les discriminations sont intimement liées aux préjugés, aux idées reçues et aux stéréotypes.



Planches de BD de l'illustratrice Elise Gravel qui lutte contre les stéréotypes de genre.

Les **stéréotypes** consistent essentiellement en des croyances ou des idées partagées par un groupe à propos d'un autre groupe. Un stéréotype est un ensemble de caractéristiques qui résume un groupe, habituellement en termes de comportement, d'habitudes, etc. Les stéréotypes ont pour conséquence de simplifier la réalité, de la catégoriser, et dans une certaine mesure, de mettre en place une hiérarchisation des groupes d'individus.

Les **stéréotypes de genre** sont les premiers stéréotypes qui divisent l'humanité et empêche une véritable égalité entre les femmes et les hommes. En effet, il y a une différence des sexes biologiques mais cette différence n'implique pas des caractéristiques liées à la personnalité, au caractère, à la compétence et à toutes ces valeurs morales que l'on attribue aux garçons et aux filles. Et pourtant, même en sachant cela, on continue de produire ces stéréotypes de genre dès l'enfance. Par exemple, penser qu'une petite fille doit être plus sensible et plus retenue, c'est produire un stéréotype de genre. Cette petite fille à qui l'on demande de se tenir correctement et avec pudeur, intériorisera ces consignes et les reproduira sans doute inconsciemment à l'âge adulte. Considérer qu'un petit garçon ne doit pas être trop sensible, pleurer ou bien préférer lire seul dans sa chambre plutôt que d'aller jouer au foot avec ses copains, c'est l'enfermer dans un stéréotype de genre. Les enfants apprennent très tôt ce que signifie être un garçon ou une fille dans notre société par de nombreuses activités, occasions, encouragements, découragements, suggestions, comportements manifestes, comportements secrets, et

diverses formes de conseils. Ils se construisent en éprouvant le processus de socialisation de rôle de genre. Malheureusement, ces stéréotypes de genre inculqués dès l'enfance nous empêchent de prendre notre place en tant qu'individu (et non en tant que femme ou homme) dans le monde.

Aujourd'hui encore, les garçons et les hommes sont bien plus valorisés que les filles et les femmes. Les stéréotypes de l'homme, fort, viril, à qui il incombe le rôle de nourrir sa famille et de la femme qui doit rester au foyer pour s'occuper des enfants et de son mari sont encore très présents dans les esprits. Ces préjugés et stéréotypes engendrent des discriminations que l'on appelle **sexisme**. Les femmes en sont les premières victimes, puisque dans le cloisonnement des stéréotypes, le genre féminin est considérée comme inférieur au genre masculin. Cette intégration dans les esprits de cette domination des hommes sur les femmes a donné naissance au modèle patriarcal.



Image de lutte féministe contre le patriarcat.

Le **patriarcat**, est une forme d'organisation sociale et juridique fondé sur la détention de l'autorité par les hommes. Il s'agit d'un système où le masculin incarne à la fois le supérieur et l'universel. Dans une telle organisation, les hommes ont pour tâche d'alimenter en nourriture et argent, de protéger la famille, et d'assumer toutes les fonctions sociales en dehors de l'organisation du foyer. De leur côté, les femmes ont pour tâche l'éducation des enfants et l'organisation interne du foyer. Les rôles ne sont pas interchangeables. Cette dynamique sociale est celle observée dans la quasi-totalité des cultures dans le monde. A partir des années 1970, les féministes reprennent le concept de patriarcat pour désigner ce qu'elles considèrent être un système social d'oppression des femmes par les hommes. Le **féminisme** est un ensemble de mouvements et d'idées philosophiques qui partagent un même objectif : définir, promouvoir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes.

On retrouve dans le sexisme, les origines de l'homophobie. Le psychiatre et psychanalyste Serge Héféz explique que « *l'homosexualité masculine est le grand tabou de l'ensemble des sociétés car elle remet en question un des supports de nos sociétés qui est le patriarcat, c'est-à-dire la domination des hommes sur les femmes. Or l'image (stéréotypé) de l'homosexuel masculin renvoie à un homme féminin, un homme soumis, un homme pénétré, un homme fragile incapable de défendre la société. Les propos homophobes les plus courants tournent autour de cela : si on ouvre la porte à l'homosexualité, c'est toute la société qui va perdre sa force et se trouver en position de faiblesse. Les hommes ne sont plus des hommes s'ils n'assurent plus leur rôle de guerrier, de défenseur pénétrant, et ils mettent en danger toutes les représentations de l'homme dans la société. L'homosexualité féminine est plutôt frappée d'inexistence, tout comme la sexualité féminine. La figure de la femme homosexuelle est dangereuse lorsqu'elle remet en question la soumission féminine et l'assimilation de la féminité à la maternité.* »

Face aux mouvements de lutte contre le sexisme, le patriarcat et l'homophobie, de nombreux groupes naissent dans le but de s'ériger contre une prétendue « féminisation » de la société et de dénoncer une



La célèbre Drag Queen, RuPaul. Une drag queen est une personne, homme ou femme (bien que les hommes restent majoritaires et plus connus), construisant une identité féminine volontairement basée sur des stéréotypes, le temps d'un jeu de rôle. Les drag queens construisent leur identité à travers la féminité, généralement dans un but d'animation ou dans le cadre d'un spectacle incluant du chant, de la danse, du lip-sync, du stand-up, de l'imitation. Comme tout travestissement, le fait de s'habiller en drag queen n'est une indication ni sur l'orientation sexuelle de la personne concernée, ni sur sa véritable identité de genre ; une drag queen n'est pas forcément une personne transgenre.



Le bar Stonewall Inn, dans le quartier de Greenwich Village à New York.



Les émeutes de Stonewall du 28 juin 1969.

« crise » de la masculinité. Ces groupes masculinistes sont une forme d'anti-féminisme qui considèrent que mettre fin aux stéréotypes de genre causerait la fin du monde tel qu'on le connaît. L'artiste polonais **Mikolaj Sobczak** qui présente deux vidéos intitulées **STAR volume 1 et volume 2** dans l'exposition « i'm from nowhere good », évoque ces défilés racistes et masculinistes.

En effet, depuis la victoire aux élections législatives de 2015, du parti polonais ultra-conservateur Droit et Justice, les droits des femmes et de la communauté LGBTQI+ périssent. Ces organisations intolérantes et violentes se sentent toutes puissantes et peuvent aujourd'hui défilés sans scrupule puisque le gouvernement est de leur côté. Les agressions des femmes et des personnes LGBTQI+ ne cessent d'augmenter en Pologne (et dans d'autres pays d'Europe). Appelés les « muscles » par trois drag queen qui se sont infiltrées dans le département des dinosaures du Musée d'histoire naturelle de Varsovie, ces dernières semblent évoquer l'inéluctable disparition de ces hommes racistes et misogynes qui ne vivent plus avec leur temps et qui souhaitent figer un passé patriarcal voué à disparaître. Mikolaj Sobczak évoque également dans ces deux vidéos l'histoire des luttes pour les droits de la communauté LGBTQI+.

## La lutte pour les droits civiques des personnes LGBTQI+

La communauté LGBTQI+ a vécu cachée pendant de nombreux siècles. C'est au début des années 1960 que la communauté LGBTQI+ a commencé à s'organiser pour lutter pour ses droits. C'est dans un contexte de révolution sexuelle, de lutte pour les droits civiques des noir.e.s et de mouvement de libération de la femme, que la communauté LGBTQI+ s'imprègne d'un discours révolutionnaire.

Le mouvement homosexuel fait véritablement son apparition en juin 1969, au cours des **émeutes de Stonewall** qui se déroulent autour du bar Stonewall Inn dans le quartier de Greenwich Village à New York. La communauté homosexuelle et transgenre pouvait se retrouver dans des bars clandestins souvent tenus par la mafia. Le soir du 28 juin 1969, une descente policière violente est considérée par la clientèle comme « la descente de trop ». La communauté LGBTQI+ était en effet, harcelée et violentée quotidiennement par les forces de l'ordre ouvertement homophobes. Des émeutes ont lieu dans le bar et dans les rues adjacentes, des policiers sont pris en otages et environ deux mille émeutier.e.s affrontent les forces de l'ordre dans tout le quartier. Deux grandes figures vont s'imposer lors de ces émeutes : **Marsha P. Johnson** et **Sylvia Rivera**.

Marsha P. Johnson (née en 1945 – morte en 1992) est une femme transgenre et drag queen américaine, travailleuse du sexe et militante



Marsha P Johnson



Sylvia Rivera



Photographies de la première Gay Pride de 1970.



Nouveau drapeau arc-en-ciel qui inclut les personnes de couleurs.

du mouvement LGBTQI+. Sylvia Rivera (née en 1951 – morte en 2002) est une femme transgenre, également travailleuse du sexe et militante du mouvement LGBTQI+. Elles ont toutes deux déclenché et participé aux émeutes de Stonewall. Un an plus tard, en 1970, elles fondent la **Street Transvestite Action Revolutionaries**, abrégé **STAR**, un groupe d'entraide aux drag queens et aux femmes transgenres non blanches sans abri. STAR donne son nom aux vidéos de Mikolaj Sobczak dans lesquels l'on peut voir des images d'archives de Marsha et Sylvia. Elles étaient toutes deux sans domicile et travailleuses du sexe. Quand elles pouvaient se payer une chambre, elles y faisaient entrer furtivement des ami.e.s sans abris, parfois jusqu'à 50 ! Grâce à une collecte de fonds, elles ont pu acheter la STAR HOUSE, un appartement disposant de quatre chambres. Les conditions de vie y étaient précaires, ni électricité, ni eau courante mais elles sont parvenues à améliorer leur habitat. Elles faisaient des maraudes afin de recueillir de jeunes démuni.e.s et se prostituaient pour leur offrir un toit.

La première **Gay Pride**, ou marche des fiertés, a lieu le 28 Juin 1970, un an jour pour jour après les émeutes de Stonewall. A l'initiative du Gay Liberation Front, 2 000 personnes remontent la 6eme avenue entre Waverly Place (Greenwich Village) et Central Park. La manifestation porte alors le nom de « Christopher Street Liberation Parade » et le slogan scandé par les manifestants est « Come Out ! ». D'autres défilés ont également lieu à San Francisco, Los Angeles ou encore Toronto. La marche des fiertés devient rapidement un mouvement Mondial.

A partir de 1978, la communauté LGBTQI+ se regroupe sous un nouveau symbole imaginé par Gilbert Baker : le **drapeau arc-en-ciel**. Ce drapeau a flotté pour la première fois lors de la Gay Pride de San Francisco. On ne connaît pas précisément l'origine de ce drapeau. Il a peut-être été inspiré par la chanson *Over the Rainbow* chantée par l'actrice Judy Garland dans le film *Le Magicien d'Oz*, ou bien était-il destiné à représenter par la diversité des couleurs la diversité des orientations sexuelles et de genres.

Le premier drapeau comportait à l'origine huit bandes :

- Le rose pour la sexualité
- Le rouge pour la vie et la guérison
- L'orange pour la santé et la fierté
- Le jaune pour la lumière et le soleil
- Le vert pour la nature
- Le turquoise pour la magie et l'art
- Le bleu pour la sérénité et l'harmonie
- Le violet pour l'esprit

Le drapeau d'origine perdra par la suite deux couleurs le rose (non disponible industriellement) et le turquoise (afin de garder un nombre pair de bandes colorés). Aujourd'hui deux nouvelles couleurs ont fait leurs apparitions : le marron et le noir afin d'inclure les personnes LGBTQI+ de couleur qui subissent une double discrimination.



Photographies de la première Gay Pride de 1970.



Le drapeau arc-en-ciel, symbole des communautés LGBTQI+.



Manifestation du FHAR à Paris.



Guy Hocquenghem, écrivain français et grande figure du FHAR.

Dans la vidéo des artistes Hannah Quinlan & Rosie Hastings intitulée *Becoming Natural*, apparaissent de nombreux symboles de la communauté LGBTQI+. Dans une sorte de paysage apocalyptique où l'humanité a disparu, les vestiges d'une Gay pride jonchent le sol, un drapeau arc-en-ciel accroché dans la dune flotte au vent, la sucette du bar de Stonewall Inn n'est pas encore tout à fait enfouie dans le désert... Dans cette vidéo, les artistes invoquent les grands symboles fondateurs de la communauté LGBTQI+ et se demandent quelles seront les prochaines revendications LGBTQI+ dans un contexte de dissension communautaire.

La France aussi a connu son mouvement de revendications. Dans les années 1970, le **Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR)** est créé dans la lignée du mouvement de mai 1968. Il s'agit d'un lieu de rencontre, de confrontation et d'action destiné à rassembler tous les homosexuel.le.s, hommes et femmes, ayant pris conscience de la nécessité de participer à une transformation révolutionnaire de la société.

Véritablement révolutionnaire, l'écrivain et militant homosexuel Guy Hocquenghem, membre fondateur du FHAR rédige ces mots dans le journal maoïste *Tout !* :

*« Adresse à ceux qui se croient "normaux" : Vous ne vous sentez pas oppresseurs. [...] Vous êtes individuellement responsable de l'ignoble mutilation que vous nous avez fait subir en nous reprochant notre désir. Vous qui voulez la révolution, vous avez voulu nous imposer votre répression. [...] Vous demandez : "que pouvons-nous faire pour vous ?" Vous ne pouvez rien faire pour nous tant que vous resterez chacun le représentant de la société normale [...]*

*Adresse à ceux qui sont comme nous : Notre Front sera ce que vous et nous en ferons. Nous voulons détruire la famille et cette société parce qu'elles nous ont toujours opprimés. [...] Nous revendiquons notre statut de fléau social jusqu'à la destruction complète de tout impérialisme. [...] Pour un front homosexuel qui aura pour tâche de prendre d'assaut et de détruire la "normalité sexuelle fasciste" ».*

Le FHAR s'adresse à l'ensemble de la jeunesse homosexuelle française qui se sentait seule et réprimée. L'association recevait de nombreuses lettres de détresse, mais aussi des demandes d'adhésion au FHAR afin de lutter pour leurs droits et sortir de l'exclusion. Dans une de ces lettres, un jeune parisien de 23 ans explique qu'il a très souvent pensé au suicide comme « *solution individuelle (...) pour anéantir le monstre hideux que l'on lui persuadait qu'il était* ». La création du FHAR a su susciter en lui un regain d'énergie et de lutte puisqu'il termine sa lettre par ces mots : « *J'adhère au FHAR. Je vous demande [...] de me donner tous les renseignements nécessaires pour essayer de faire basculer cette agressivité intériorisée, comprimée, vers l'extérieur et que de la volonté de suicide je passe définitivement à celle de révolte* ».

L'action du FHAR se concentrait autour de manifestations, d'assemblées générales ou encore de publications. Contrairement à d'autres groupes



Antinorm, le journal du FHAR.

activistes, les membres du FHAR refusaient de concevoir les homosexuel.le.s comme un groupe minoritaire devant bénéficier de droits civiques spécifiques. Ils rejetaient la mise en place de « ghettos » comme les bars ou les quartiers dominés par les homosexuel.le.s mais au contraire, voulaient faire partie intégrante du monde dans son ensemble... un monde nouveau, transformé par une révolution gauchiste. Loin du communautarisme, le FHAR refusait de voir les homosexuel.le.s enfermé.e.s dans les limites de leur identité de genre ou d'orientation sexuelle.

## Les conditions de vie des personnes LGBTQI+ dans le monde aujourd'hui.

En France, malgré des avancées notables des droits des communautés LGBTQI+ comme le **Pacte civil de solidarité** (PACS) instauré en 1999 et le **mariage pour tou.te.s** de 2013 qui ouvre également la voie de l'adoption pour les couples homosexuel.le.s, les conditions de vie des personnes LGBTQI+ sont toujours empreintes de discrimination et d'homophobie.



Slogans lors de manifestations en faveur du mariage pour tou.te.s.

L'état des lieux 2019 des LGBTphobies publié par la fondation Jasmin Roy / Sophie Desmarais et Ifop, dresse un portrait alarmant des réalités vécues par les communautés LGBTQI+ qui représentent aujourd'hui 8,9 % de la population française.

En France, 55 % des personnes LGBTQI+ interrogées ont déjà été agressées verbalement ou physiquement dans le courant de leur vie. Ils/elles sont 38 % à avoir été victimes d'insultes et de moqueries, 21 % ont été victimes de vols et de dégradations ou destructions de biens personnels, 22 % ont été victimes d'actes de violence physique, 22 % d'attouchements sexuels voire de viol (13%). Dans 78 % des cas d'agressions physiques, les victimes rapportent que l'agresseur était un homme. **Dans 75 % des cas, les victimes ont aussi indiqué que leur agresseur avait moins de 30 ans.**

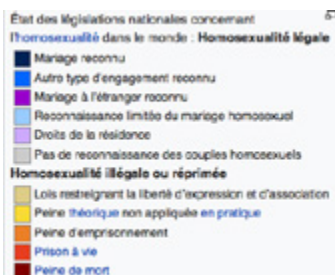


Campagne de prévention contre les violences homophobes.

Ces agressions se passent majoritairement dans la rue, les établissements scolaires, les transports en commun et les lieux de travail. Cette hostilité à l'égard des personnes LGBTQI+ provoque une modification de leurs comportements dans les espaces publics, dans lesquels elles ne se sentent pas libres. En effet, 63 % des personnes LGBTQI+ interrogées affirment avoir évité d'embrasser ou de tenir la main de leur partenaire de même sexe en public, au moins une fois au cours de leur vie. Elles développent également des stratégies d'évitement comme rentrer seul.es le soir ou aller dans certains quartiers.

Ces conditions de vie difficiles engendrent du désarroi, de l'isolement et de la solitude chez les personnes LGBTQI+. 23 % d'entre elles ont déjà pensé à se suicider contre 5 % la population française en général.

Cette situation est consternante dans un pays où l'homophobie, au même



titre que le racisme, est puni par la loi et peut être une circonstance aggravante de certaines infractions et donc alourdir les peines encourues.

Mais la situation des communautés LGBTQI+ est encore plus dramatique dans les autres régions du Monde. De nos jours, les actes homosexuels sont encore passibles de peine de mort dans sept pays : l'Afghanistan, l'Arabie Saoudite, l'Iran, le nord du Nigéria, la Mauritanie, le Soudan et le Yémen. En 2005, deux adolescents iraniens, âgés de 16 et 18 ans, ont été pendus en Iran, pour avoir eu des relations homosexuelles. L'homosexualité reste punie d'emprisonnement (de quelques mois à la perpétuité), de sévices corporels, de déportation ou de travaux forcés dans une soixantaine de pays dont le Sénégal, l'Algérie, le Pakistan et le Maroc.

Le film *Mondial 2010* de l'artiste libanais Roy Dib présenté dans l'exposition, évoque les difficultés à vivre pleinement sa vie quand on est une personne LGBTQI+ dans un pays qui ne tolère pas l'homosexualité. En effet, au Liban, l'homosexualité est toujours considérée comme un crime, où l'article 534 du code pénal punit d'un mois à un an d'emprisonnement et jusqu'à 650 dollars d'amende, les relations dites « contre-nature ». Si le Liban est perçu comme l'un des pays les plus libéraux du monde arabe, les mentalités des habitants peinent à évoluer. Le Liban a ouvert timidement la voie à la décriminalisation de l'homosexualité en prononçant des décisions de justice qui ont acquitté des citoyens accusés de rapports sexuels « contre-nature ». Néanmoins, il faut percevoir cette avancée avec réserve. La société libanaise reste aujourd'hui profondément homophobe. Même au sein d'une même famille, les personnes qui font leur « coming out » (c'est-à-dire annoncent leur homosexualité à leurs proches) se retrouvent en difficulté et sont très souvent rejetées. C'est le cas d'Eli, 28 ans qui après de nombreuses années de déni, a finalement accepté son orientation sexuelle et l'a annoncé à sa famille et à ses proches. Mais depuis, de nombreuses personnes lui ont tourné le dos ou se montrent méfiantes à son égard. Il explique : « Mon frère ne l'accepte pas et ma sœur, elle, ne me laisse plus seul avec ma nièce. Elle a peur que je l'abuse sexuellement ». Outre le cas d'Eli, les personnes LGBTQI+ subissent quotidiennement des discriminations et des violences. Certaines d'entre-elles souhaitent quitter le Liban afin de demander l'asile en Europe.

Depuis la fin du mandat britannique en 1948, la Cisjordanie a abandonné progressivement les lois qui criminalisaient l'homosexualité de 10 ans de prison. Mais malgré la légalité de l'homosexualité en Cisjordanie, il n'y a aucune reconnaissance des droits des personnes LGBTQI+ qui restent victimes de violences impunies.

Dans *Mondial 2010*, un couple d'hommes part en road trip depuis le Liban jusqu'à Ramallah en Cisjordanie. Ce trajet est en réalité fictionnel, puisque les Libanais ont l'interdiction de se rendre en Palestine car ils seraient obligés de traverser Israël, ce qui est prohibé. Les deux hommes sont contraints de cacher leur amour le temps de ce voyage, il faudra donc réserver une chambre avec deux lits séparés, ne pas se tenir la main, ni s'embrasser dans la rue de peur d'être agressés. Peur qui étirent

l'un des deux hommes et qui causera la fin précipitée de leur voyage.

Si les homosexuel.le.s cisgenres sont toujours autant discriminé.e.s et violenté.e.s à travers le monde, les conditions de vie des personnes transgenres à travers le monde sont catastrophiques. Les personnes transgenres semblent cristalliser toutes les haines. Au-delà des violences physiques qu'elles subissent, elles ne peuvent que très rarement accéder au marché du travail et sont souvent contraintes de se prostituer et de vivre dans une grande précarité.

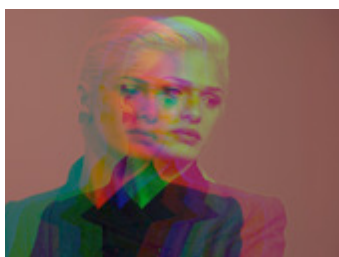


Image tirée du film *Heaven* de Luiz Roque.



Installation lors d'une manifestation LGBTQI+ dénonçant les meurtres homophobes et transphobes au Brésil en 2008.

Selon le rapport de l'OFPPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) de 2018 sur les violences à l'encontre des personnes trans au Brésil, **l'espérance de vie de la population transgenre est de 35 ans, contre 75 ans pour l'ensemble de la population brésilienne.** Cet écart gigantesque s'explique par les nombreux assassinats que subissent les personnes transgenres au Brésil, ainsi que leurs conditions de vie extrêmement difficiles. Les personnes transgenres sont souvent rejetées prématurément de leur foyer familial et font face à l'ostracisme en milieu scolaire ce qui les privent d'une éducation adéquate pour s'insérer dans la vie active et favorise leur marginalisation. Une étude révèle que 90 % de la population transgenre utilise la prostitution comme source de revenus et confirme que les difficultés des personnes trans à entrer sur le marché du travail formel sont liées à un enchaînement d'exclusions sociales.

Le rapport de l'association ANTRA (Association nationale des travestis et transexuels) révèle de son côté qu'en 2017, il y a eu 179 meurtres déclarés de personnes transgenres au Brésil, ce qui équivaut à une augmentation de 15 % des cas signalés par rapport à 2016 qui avait connu 144 homicides. Ce décompte signifie qu'aujourd'hui au Brésil, une personne transgenre est assassinée toutes les 48 heures. A la discrimination de genre et d'orientation sexuelle, s'ajoute également le racisme. Selon l'ANTRA dans 80 % des meurtres de personnes transgenres, la victime était noire. Il faut également préciser que ces assassinats sont commis avec une effroyable cruauté. Les cadavres portaient des marques de tortures et de mutilations.

L'artiste et vidéaste brésilien Luiz Roque évoque les violences et les discriminations que subissent les personnes transgenres au Brésil dans son film *HEAVEN* réalisé en 2016. Dans ce film dystopique, il imagine un futur où les personnes transgenres seraient atteintes d'un mystérieux virus qui serait distillé par le gouvernement dans les hormones qui permettent de faire sa transition. Dans ce contexte d'épidémie, les autorités brésiliennes surveillent à l'aide de drones la population transgenre considérée à risque. Cette fiction pourrait bien rejoindre la réalité depuis l'élection de Jair Bolsonaro, ouvertement homophobe, misogyne et raciste, à la tête du pays. Depuis son élection, il a coupé l'ensemble des subventions aux associations LGBTQI+ et a fait retirer la communauté LGBTQI+ de la liste des minorités à protéger.



### DOCUMENTS RESSOURCES

<https://cestcommeca.net/>

[https://www.snuipp.fr/IMG/pdf/eduquer\\_contre\\_l\\_homophobie.pdf](https://www.snuipp.fr/IMG/pdf/eduquer_contre_l_homophobie.pdf)

<https://base.centre-simone-de-beauvoir.com/DIAZ-510-256-0-0.html>

<http://www.lesutopiques.org/mai-68-et-le-front-homosexuel-daction-revolutionnaire/>

[https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport\\_homophobie\\_2019\\_interactif.pdf](https://www.sos-homophobie.org/sites/default/files/rapport_homophobie_2019_interactif.pdf)

[https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/05/116079\\_ifop\\_FJR\\_Observatoire\\_2019.05.16.pdf](https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/05/116079_ifop_FJR_Observatoire_2019.05.16.pdf)

<https://www.middleeasteye.net/fr/reportages/la-difficile-depenalisation-de-lhomosexualite-au-liban>

[https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/1809\\_bra\\_situation\\_trans\\_campinas\\_fortaleza.pdf](https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/1809_bra_situation_trans_campinas_fortaleza.pdf)

### LECTURES POUR JEUNES ENFANTS

*N'oublie pas ton rêve* de Simon Philip & Kate Hindley, Little Urban.

*Princesse Kevin* de Michaël Escoffier & Roland Garrigue, p'titGlénat.

*Un jour mon prince viendra* d' Agnes Laroche & Fabienne Brunner, talents hauts.

*La Princesse Finemouche* de Babette Cole, Gallimard Jeunesse.

*Les Papas de Violette* de Emilie Chazerand & Gaëlle souppart, Gautier Languereau.

*Dînette dans le Tractopelle* de Christos & Mélanie Grandgirard, talents hauts.

*Le petit garçon qui aimait le rose* de Jeanne Taboni Misérazzi et Raphaëlle Laborde, Des ronds dans l'O jeunesse.

*Marre du rose* de Nathalie Hense & Ilya Green, Albin Michel jeunesse.

*Papa porte une robe* de Piotr Barsony, Editions Intevalles.

### LECTURES POUR ADOLESCENTS

*Mauvais fils* de Raphaële Frier, talents hauts.

*Autoboyographie* de Christina Lauren, Hugo Roman.

*Les maux bleus* de Christine Féret-Fleury, gulf stream.

# MAISON POPULAIRE

## 9. PROGRAMMATION ASSOCIÉE

vendredi 24 janvier à 20 h

### **Émois émos**

Soirée de performances

Cette soirée de performances lance le cycle NO NO DESIRE DESIRE. Tarek Lakhrissi & Loup présentent conSpiration, un retour en adolescence sur fond de musique pop et R&B du début des années 2000, et le collectif TON ODEUR (Marie Milon et Élodie Petit) propose Rose Hérésie, racontant de nouveaux récits, de nouvelles légendes féministes et révolutionnaires.

Gratuit – Sur réservation à [reservation@maisonpop.fr](mailto:reservation@maisonpop.fr)



Tarek Lakhrissi & Loup,  
CoNspiration

mardi 25 février à 20 h 30

### **Carte Blanche**

au Cinéma Le Méliès

Les artistes et vidéastes de l'exposition i'm from nowhere good investissent le cinéma le Méliès à Montreuil pour une programmation collective dédiée aux minorités sexuelles et de genre venant dialoguer avec les oeuvres présentées à la Maison pop.



Collectif TON ODEUR, Marie Millon et Élodie Petit  
Rose Hérésie

les samedis 29 février et 28 mars de 14 h 30 à 16 h

### **Un samedi en famille**

Ateliers parents-enfants dès 6 ans

Vous souhaitez passer un moment culturel et ludique avec vos enfants ? Juliette, notre médiatrice vous propose une visite guidée de l'exposition i'm from nowhere good, suivie d'un atelier d'arts plastiques pour mettre en pratique votre créativité. En bonus, un goûter pop gourmand pour réveiller les papilles !

Gratuit – Sur réservation à [mediation@maisonpop.fr](mailto:mediation@maisonpop.fr)

samedi 14 mars de 14 h à 17 h

### **Un couteau, une fourchette, on ne ment pas aux assiettes !**

Workshop juridique

avec maître Amandine Fabregue

Amandine Fabregue, avocate au Barreau de Lyon, propose un état des lieux des luttes pour l'égalité des droits des minorités sexuelles et de genre et revient sur les possibles mobilisations du droit actuel pour la défense et la protection de ces personnes, puis elle aborde avec vous les défis futurs des revendications LGBTQI+.

Gratuit – Sur réservation à [reservation@maisonpop.fr](mailto:reservation@maisonpop.fr)





### L'ÉQUIPE

Président

Benoît Artaud

Directrice

Pauline Gacon

pauline.gacon@maisonpop.fr

Chargée de la coordination du centre d'art

Floriane Benjamin

floriane.benjamin@maisonpop.fr

Graphiste

Mathieu Besson

mathieu.besson@maisonpop.fr

Chargée de communication

Amélie Simon Thézé

amelie.theze@maisonpop.fr

Chargée des publics et de la médiation culturelle

Juliette Gardé

juliette.garde@maisonpop.fr

Volontaire en service civique

Luce Cocquerelle

luce.cocquerelle@maisonpop.fr

Hôtes d'accueil

Malika Kaloussi

Alexandre Dewees

01 42 87 08 68

La Maison populaire accueille chaque saison plus de 2 600 adhérent.e.s, qui participent à la centaine d'ateliers d'expressions développés en direction des adultes et des enfants. Les actions qu'elle propose dans les domaines des arts visuels, de la musique, de la philosophie, des sciences humaines, viennent ici élargir ses publics. Elle invite à penser ces actions dans un perpétuel mouvement grâce à des résidences artistiques et des créations, qui créent le lien nécessaire et favorisent l'accès à la culture et aux loisirs. Elle s'associe à d'autres acteurs du territoire animés par les mêmes objectifs. En ce sens elle collabore activement dans différents réseaux tels que Tram, réseau d'art contemporain Paris / Ile-de-France, le MAAD 93 (Musiques Actuelles Amplifiées en Développement en Seine-Saint-Denis) et le RAN (réseau arts numériques)

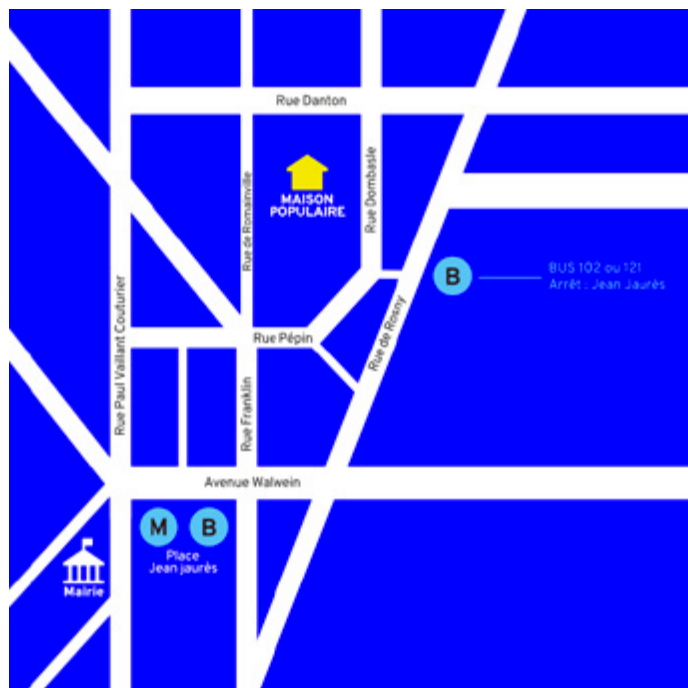
Le centre d'art de la Maison populaire accueille depuis 1995 des expositions d'art contemporain où se côtoient artistes de renom international et jeunes artistes soutenus dans leur création. Conçu tel un laboratoire, le centre d'art est un lieu de recherche et d'expérimentation, de mise à l'épreuve d'hypothèses de travail. Chaque année la programmation est confiée à un nouveau commissaire.

Si les curateurs chargés de la direction artistique des expositions sont jeunes, ils sont parmi les plus actifs de la scène actuelle. Sont passés par ici : Claire Le Restif, Jean-Charles Massera, Gérard-Georges Lemaire, Estelle Pagès, Yves Brochard, François Piron, Emilie Renard, Aurélie Voltz, Christophe Gallois, le collectif Le Bureau/, Florence Ostende, Raphaële Jeune, Antoine Marchand, Raphaël Brunel, Anne-lou Vicente, Marie Frampier, Dominique Moulon, Marie Koch et Vladimir Demoule, Blandine Roselle et Stéphanie Vidal. Les trois expositions successives dont ils ont la charge sont pour eux la possibilité de mener à bien un projet d'envergure, avec l'édition d'un catalogue à la clé. Cette opportunité constitue pour eux une carte de visite précieuse dans un début de carrière artistique.

“ La banlieue ose ce qu'à Paris on ne saurait voir. Centres d'art et musées multiplient les initiatives les plus expérimentales, à quelques minutes de la capitale. Montreuil. Des partis pris radicaux. C'est un petit espace en haut d'une colline. Mais il s'y passe des choses très excitantes. Proposant chaque année à un commissaire indépendant d'intervenir dans ses murs, ce centre d'art organise avec lui trois expositions par an. Des propositions radicales, sans concession aux modes ni au spectaculaire ”.

Emmanuelle Lequeux, Beaux Arts Magazine

## 11. INFORMATIONS PRATIQUES & PLAN D'ACCÈS



Le centre d'art est ouvert du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 21h le samedi de 10h à 17h

Fermé les dimanches, jours fériés et la deuxième semaine des vacances scolaires

**Entrée libre**

### Les visites-ateliers du Centre d'art

Visite individuelle commentée sur demande à l'accueil.

Visite guidée de l'exposition, suivie d'un atelier d'arts plastiques élaboré en lien avec une oeuvre présentée dans l'exposition sur réservation par téléphone au 01 42 87 08 68 ou par mail à [mediation@maisonpop.fr](mailto:mediation@maisonpop.fr).

Le centre d'art de la Maison populaire fait partie du réseau Art Contemporain Tram, du réseau arts numérique RAN et membre de l'Association des Galeries.

**TRAM** Réseau art contemporain Paris / Ile-de-France



Le projet *NO NO DESIRE DESIRE* est soutenu par Fluxus Art Projects.



9 bis, rue Dombasle  
93100 MONTREUIL  
01 42 87 08 68  
[www.maisonpop.fr](http://www.maisonpop.fr)

### ACCÈS EN VOITURE

Depuis la porte de Bagnolet  
A3 direction Lille, suivre Montreuil S29  
Sortie Montreuil Saint-Antoine  
Centre ville à gauche, puis deuxième feu à droite. Parking : 48, rue Danton.

### EN BUS

depuis le M° Mairie de Montreuil  
n° 121 ou 102 (arrêt Lycée Jean-Jaurès).

### À PIED

depuis le M° Mairie de Montreuil, rue Walwein puis rue de Rosny à droite du lycée Jean-Jaurès, rue Dombasle.

La Maison populaire est soutenue par la ville de Montreuil, le Conseil départemental de la Seine-Saint-Denis, le Conseil régional d'Ile-de-France et la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France.